



**LE VIRUS
DE LA RECHERCHE**

**TRANSITION
ENVIRONNEMENTALE**

CHARLES AMBROSINO

**VILLES EN TRANSITION ?
LES FONDEMENTS PERMACULTURELS
DE L'URBANISME DU FUTUR**

PUG

La série « **Transition environnementale** »
fait partie de la collection « **LE VIRUS DE LA RECHERCHE** »

Directrice de la série: Magali Talandier
Directeur de la collection: Alain Faure
Directrice de la publication: Sylvie Bigot
Mise en page: Catherine Revil

Réalisé en collaboration avec le conseil scientifique « Capitale verte et Transition »
présidé par Magali Talandier, dans le cadre de Grenoble Capitale Verte
Européenne 2022 – Plan Climat Air Énergie – Grenoble Alpes Métropole.

Publié avec le soutien de la Banque des Territoires.

ISBN 978-2-7061-5392-1 (*e-book PDF*)

ISBN 978-2-7061-5393-8 (*e-book ePub*)



TRANSITION ENVIRONNEMENTALE

UNE SÉRIE DE LA COLLECTION « VIRUS DE LA RECHERCHE »

Face à l'urgence climatique et aux défis environnementaux, les scientifiques se mobilisent !

Placée sous l'égide du conseil scientifique « Capitale verte et transition », cette nouvelle série d'e-books propose des articles inédits signés par des chercheurs de tous horizons : sciences, sciences de la terre, sciences de l'ingénieur et sciences humaines et sociales.

En lien avec les missions du conseil scientifique – qui rassemble près de 40 chercheurs de toutes les disciplines – ces textes courts visent à faire circuler les connaissances sur la question des transitions environnementales et de leurs impacts.

Tout au long de l'année 2022, les publications de la série viendront ponctuer la réflexion menée dans le cadre de la labellisation « Capitale verte européenne » attribuée par la Commission européenne au territoire grenoblois. Chaque mois, une nouvelle thématique sera traitée – le climat, l'air, l'énergie, les mobilités, l'alimentation, les villes, etc.

Les scientifiques sont des gens passionnés. Leurs textes dévoilent leur savoir et nous éclairent sur les controverses qui nourrissent ces sujets, exposant les ressorts sensibles du métier de chercheur – ses tâtonnements, ses doutes, ses énigmes mais aussi ses espoirs.

Bonne lecture à tous !

VILLES EN TRANSITION ? LES FONDEMENTS PERMACULTURELS DE L'URBANISME DU FUTUR

CHARLES AMBROSINO, URBANISTE, UNIVERSITÉ GRENOBLE ALPES.

Si la transition est désormais le mot d'ordre de la plupart des actions, politiques et stratégies urbaines et territoriales contemporaines, les origines du mouvement des « villes en transition » demeurent encore méconnues. Plus qu'un énième organe de sensibilisation aux effets du dérèglement climatique, ce mouvement social ambitionne, sous des formes et à des échelles variées, de « mettre en place des solutions fondées sur une vision positive de l'avenir »¹. Démarche proactive d'autant plus inédite qu'elle tire ses racines d'une vision alternative non pas tant du développement urbain que de l'agriculture. C'est en effet dans la « permaculture » – néologisme issu de la contraction d'« agriculture permanente » – que les tenants du mouvement puisent les fondements éthiques (l'attention aux milieux et à l'environnement) et les méthodes (*ménager* plutôt qu'*aménager* les sols) à l'œuvre dans les projets d'urbanisme menés au nom des villes en transition. À l'heure des crises à répétition, la focale sur les fondements permaculturels de cet urbanisme du futur mérite le détour car elle éclaire sous un jour nouveau l'art de (ré)habiter la terre tout en prenant à bras-le-corps la question de l'acceptabilité sociale et culturelle d'une telle entreprise.

5

Un « plan de descente énergétique »

Le mouvement des transitions est initié au milieu des années 2000 par Rob Hopkins. Militant écologiste et doctorant en géographie, le jeune professeur en permaculture prend rapidement conscience que le réchauffement climatique ne constitue que l'un des aspects de la problématique environnementale et que le concept de développement durable – essentiellement tourné, dans

1. <https://www.entransition.fr/>

sa dimension opérationnelle et urbaine, vers la limitation des émissions de gaz à effet de serre – peine à embrasser la totalité des défis qu’impose l’affirmation d’une société post-carbone.

Parmi les questions brûlantes figure avant tout celle du pic pétrolier (*peak oil*), ce moment envisagé aux alentours de 2050 où les ressources en pétrole ne seront plus suffisantes pour assurer le maintien de nos modes de vie occidentaux trop dépendants des énergies fossiles et, plus globalement, celui des grands équilibres géostratégiques présidant à la stabilité économique, politique et diplomatique mondiale.

C’est d’abord dans la petite ville de Kinsale (en Irlande), puis dans le bourg de Totnes, fief écologiste du sud-ouest de l’Angleterre, qu’aux côtés de militants, d’amis et d’étudiants, R. Hopkins met en place une méthode visant à produire un « plan de descente énergétique ». L’objectif est d’imaginer collectivement comment ces territoires pourraient réussir, à leur échelle et sur une vingtaine d’années, la transition vers un monde post-pétrole².

Ici, la transition promue vise trois objectifs : l’autonomie de la production de biens mais également d’énergie, la résilience (la capacité locale et endogène d’un territoire à s’auto-organiser) et la relocalisation d’activités vitales en tout genre, parmi lesquelles l’alimentation tient une place centrale.

6

Mad Max ou les *Green techs* ?

Cette forme de « décroissance heureuse » s’appuie également sur le récit des *transitioners*. Ces « groupes de transition » *ad hoc* sont composés d’habitants, d’usagers et de parties prenantes engagées (qu’elles soient politiques ou non), dont la tâche est de proposer des visions alternatives du futur, les « *cultural stories* ». Cet exercice de narration prospective non experte permet de positionner différents scénarios très contrastés du monde d’après (le pic pétrolier).

Écartelée entre le *post Mad Max collapse* (effondrement total de la civilisation suite à la disparition des énergies fossiles) et la *techno-fantasy* (fuite en avant technophile), la liste des scénarios converge généralement vers deux issues raisonnablement envisageables mais bel et bien opposées : la descente énergétique créative (*the creative descent*) d’un côté, et le *statu quo* rendu possible par le déploiement des technologies vertes (*green tech stability*) de l’autre. Le mouvement encourage les participants à développer un point de vue qui

2. Semal, L., Szuba, M. (2010). Villes en transition : imaginer des relocalisations en urgence. *Mouvements*, 63, pp. 130-136.

dessine les « initiatives de transition » à mener ensemble (agriculture urbaine, pedibus, lutte contre l'autosolisme, promotion des circuits courts, mise en place d'une monnaie locale, etc.).

L'éveil des consciences

Fort de ces expériences fondatrices, R. Hopkins publie en 2008 son *Manuel de transition. De la dépendance au pétrole à la résilience locale*. Le texte sera suivi par pléthore de publications grand public allant de l'essai aux guides pratiques en passant par le recueil d'initiatives. Le chercheur crée dans la foulée une ONG fonctionnant à la manière d'un réseau (*the transition network*) dont la gouvernance, à la fois plastique et fragile, favorisera l'agrégation globale d'initiatives d'origine, de nature et d'échelle d'une extrême variété.

Le succès de l'entreprise repose à la fois sur son caractère inclusif et sur l'adhésion pleine et entière que suscitent les principes de base qui font son originalité et sa force. Par-dessus tout, ses tenants insistent – au risque parfois d'être rayé par les franges militantes les plus vindicatives – sur la nécessité d'apparaître non pas « comme une force de dénonciation permanente, mais plutôt comme une force de proposition constructive »³.

Loin de n'être qu'une simple démarche de sensibilisation aux questions environnementales, le mouvement des villes en transition s'offre en réalité comme une forme active de participation à la vie culturelle des territoires. Il a pour originalité de placer au cœur de son ADN « l'éveil des consciences » (*awareness raising*) individuelles et collectives ainsi que les méthodes qui le permettent, eu égard aux urgences du changement climatique.

7
—

Ménager plutôt qu'aménager

Sur bien des aspects, les initiatives conduites au nom du mouvement des villes en transition traduisent, infusent et diffusent dans le champ de l'action publique culturelle, urbaine et environnementale les grands principes qui régissent la permaculture, cette forme « d'horto-agriculture permanente, alternative aux agrosystèmes industriels, visant à une certaine autosuffisance et susceptible d'être développée (moyennant adaptation *ad hoc*) dans des sites de toutes tailles et de toute nature »⁴.

3. *Ibid.*

4. Marot, S. (2020). Imaginer et projeter la descente énergétique : les quatre phases du parcours de David Holmgren, *Marnes*, n° 5, pp. 348-360.

Dans le droit fil de ce concept, il s'agit de prendre soin de la terre et des hommes, et c'est le credo qu'explorent David Holmgren (designer environnemental) et Bill Mollison (biologiste et chercheur en psychologie de l'environnement) depuis un peu plus d'une quarantaine d'années. Dès leur ouvrage pionnier *Permaculture 1*⁵, les auteurs invitent « les travailleurs du sol » (les agriculteurs) à ménager plutôt qu'à aménager les sols en se souciant plus de leur reproduction que de leur (seule) fonction productive. L'objectif est d'éviter la course effrénée à la monoculture et l'emploi systématique des intrants artificiels pour mieux se concentrer sur les traditions vernaculaires et les modes d'enrichissement des sols plus attentifs à leurs structures organique, physique et chimique.

C'est un plaidoyer pour un recours aux savoir-faire *in situ*, au recyclage, à la jachère et aux approches systémiques plutôt que tubulaires. C'est aussi un appel à la diversification, à la rotation et à l'association de cultures complémentaires sur un même sol afin d'assurer une production de qualité qui respecte l'environnement et la biodiversité tout en maintenant une pluralité de types de « mises en culture ».

Un art de réhabiliter la terre

Au gré des publications, des partages d'expériences concrètes et des enseignements assurés par toute une nébuleuse d'organisations se réclamant de la tradition permaculturelle, s'édifie un authentique « art de réhabiliter⁶ la terre »⁷. Cette « philosophie pratique de l'existence et de la subsistance »⁸ promeut une conception de la « culture permanente » qui, non contente de se focaliser sur la gestion de la Terre et de la nature, embrasserait l'ensemble des activités et de l'organisation des individus : environnement bâti, outils et technologies, éducation, santé, etc. »⁹.

5. Holmgren, D., Mollison, B. (1978). *Permaculture one. A Perennial Agricultural System for Human Settlements*, Tagari Publications

6. « Réhabiliter » signifie développer un lien avec un lieu mais surtout avec la terre, au sens premier du terme : concrètement « prendre soin de la terre » constitue « le véhicule d'une forme d'apprentissage actif » considéré comme « une condition nécessaire de l'activisme permaculturel » (Centemeri, 2019).

7. Centemeri, L. (2019). *La permaculture ou l'art de réhabiliter*, Paris, Éditions Quae.

8. Marot, S., *ibid.*

9. *Ibid.*

Comme l'indique Laura Centemeri, « l'objectif de cette stratégie est la création des conditions culturelles pour un front le plus large et diversifié possible d'acteurs engagés dans des démarches de transformation permaculturelle de leurs pratiques de vie, individuelles et collectives ». Aussi, les promoteurs de la permaculture apparaissent-ils « ouverts à une pluralité de déclinaisons possibles d'un engagement pratique pour l'environnement, pouvant aller de la création de sites démonstratifs (de la ferme au jardin partagé), ou de l'activité de formation à la permaculture, à la transformation et réinvention de sa propre pratique professionnelle (de paysagiste, d'agronome, d'architecte, d'enseignant, de paysan), en passant par le changement dans l'organisation de son quotidien (comment se nourrir, se laver, se loger, se chauffer) »¹⁰.

Demain, la ville permaculturelle ?

Le mouvement des villes en transition est héritier de cette tradition. R. Hopkins lui-même ne s'en cache pas lorsqu'il plaide ouvertement pour le développement d'une approche permaculturelle de l'aménagement des territoires urbains. Idée que prolonge volontiers la journaliste, essayiste et « collapsologue » Agnès Sinäi¹¹ en établissant clairement une filiation intellectuelle directe entre les théoriciens de la permaculture et ceux du biorégionalisme nord-américain¹². Suivant cette perspective, *suburbs*, villes et biorégions constituent des espaces à la fois catalyseurs et démonstrateurs de l'action permaculturelle. À commencer par l'échelle élémentaire du « chez soi », la maison ou sphère domestique, ce territoire où l'individu peut mettre en œuvre sa propre stratégie de descente énergétique, développer une attention aux milieux dans lesquels il s'inscrit et, ainsi, apprendre de ses expériences avant d'en partager les bienfaits au reste de la communauté.

Certains urbanistes comme Toby Hemenway¹³ iront même jusqu'à développer une véritable théorie de la « ville permaculturelle » en proposant de revisiter la tradition pluridisciplinaire (anglo-saxonne) du design urbain à la lumière

10. Centemeri, L., *ibid.*

11. Sinäi, A. (2021). *Politiques de l'Anthropocène : Penser la décroissance ; Économie de l'après-croissance ; Gouverner la décroissance*, Paris, Presses de Sciences Po.

12. Comme Lewis Mumford et Ian MacHarg, Gary Snyder, Murray Bookchin ou Kirckpatrick Sale.

13. Hemenway, T. (2015). *The Permaculture City: Regenerative Design for Urban, Suburban, and Town Resilience*, White River Junction, Chelsea Green Publishing Co.

des apports conceptuels et méthodologiques issus de la permaculture. Ainsi, l'architecture, l'urbanisme et le paysage constitueraient des «écologies appliquées» capables de fonder la conception de leurs objets (un sol, un bâtiment, un fragment urbain, un paysage) sur la recherche et l'application de certains des axiomes directeurs à l'œuvre dans les écosystèmes naturels.

L'on pressent dès lors l'urgence d'une transformation profonde de nos régimes de valeurs, qu'il s'agisse de nos comportements, de nos manières d'habiter et, a fortiori, de concevoir nos habitats. En guise d'épilogue, gageons avec Toby Hemenway, que «la nature ne se contente pas d'améliorer notre façon de fabriquer les choses. Elle peut aussi nous apprendre à coopérer, à prendre des décisions et à trouver de bonnes solutions.»¹⁴ À méditer!

Découvrir d'autres titres de la collection [LE VIRUS DE LA RECHERCHE](#).

14. Hemenway, T., *ibid.*